

TOUS LES BIENFAITS DE L'ART-THÉRAPIE POUR LES ENFANTS ENDEUILLÉS

Entretien avec **Renée Guignardeau**,
psychothérapeute diplômée en art-thérapie.



SOLLICITER L'IMAGINATION, STIMULER LA CRÉATIVITÉ DES ENFANTS POUR LES AIDER À AFFRONTÉ LE DEUIL D'UN PARENT : TELLE EST L'APPROCHE DÉVELOPPÉE PAR L'ASSOCIATION ELISABETH KÜBLER-ROSS. RENÉE GUIGNARDEAU, BÉNÉVOLE AU SEIN DE L'ANTENNE PARISIENNE, PSYCHOTHÉRAPEUTE ET ART-THÉRAPEUTE, NOUS EN DIT PLUS SUR CES ATELIERS QU'ELLE COANIME AVEC ALAIN CHARRIER.

Quelles souffrances détectez-vous le plus souvent chez les enfants ?

Renée Guignardeau : Elles sont très variées selon l'âge des enfants, car ils n'ont pas tous la même perception de la mort. Le sentiment d'exclusion apparaît fréquemment. Une exclusion familiale, d'abord, avec la sensation d'être écarté du monde des adultes, d'être exclu de la vérité. Une exclusion sociale, aussi, vis-à-vis des autres enfants, à l'école plus particulièrement, avec le sentiment très profond d'être différent des autres. Cela peut générer des comportements extrêmes : colère et violence ou, *a contrario*, repli sur soi et isolement, voire, chez certains, une véritable fascination pour la mort. La culpabilité est également courante. Ces enfants peuvent

se sentir responsables de la disparition de leur proche ou désigner le parent survivant comme coupable. La peur et le manque sont aussi très présents. Peur de perdre le second parent, d'être abandonné une seconde fois. Pour les enfants, la mort est perçue comme quelque chose de potentiellement contagieux.

Pourquoi l'enfant nécessite-t-il un accompagnement différent de celui de l'adulte ?

R. G. : Même si l'enfant est suffisamment âgé pour comprendre que la mort est irréversible, il ne cesse d'espérer le retour de son proche. L'imaginaire, chez l'enfant, continue à travailler et à développer des scénarios, même



OCIRP : UN SOUTIEN ET DES PARRAINS

Laurence Dochez travaille au sein du service gestion de l'OCIRP et a décidé, il y a deux ans, de devenir la marraine des ateliers organisés par EKR. Elle nous explique pourquoi...

« Mon fils est devenu orphelin en 2011, c'est pourquoi les projets développés par l'antenne parisienne EKR ont naturellement fait écho en moi. J'ai donc souhaité me rapprocher de cette association, qui m'a immédiatement touchée par son travail à l'égard des orphelins qu'elle reçoit. Je crois que j'avais besoin d'être solidaire d'autres personnes ayant vécu le même drame que moi, tout comme d'être soutenue et de pouvoir échanger sur ces questions. Mon rôle principal est de faire connaître le plus largement possible cette association. C'est pourquoi nous avons travaillé, avec Renée Guignardeau, sur deux messages adressés aux allocataires OCIRP d'Île-de-France, lesquels

ont orienté de nombreuses familles vers ces ateliers. Par ailleurs, et parce que le veuvage et l'orphelinage sont au cœur des missions de l'OCIRP, je partage avec l'association mes connaissances techniques pour apporter des réponses aux parents endeuillés, notamment concernant leurs droits. Ce parrainage est très enrichissant et passionnant : j'ai pu me rendre aux ateliers, voir comment ils fonctionnent et toute l'implication et la bienveillance déployées par ses bénévoles pour aider ces enfants qui ont vécu un drame aussi traumatisant. J'ai pu constater les effets positifs de ces ateliers sur le mieux-être des enfants. C'est un engagement remarquable. Selon moi, d'ailleurs, cette action tient plus de la vocation et de la générosité que d'un travail en tant que tel. J'ai également pu tisser des liens privilégiés avec l'association, échanger sur nos sensibilités et créer une véritable complicité humaine. »



s'ils sont contradictoires. L'enfant a besoin de rêver et d'imaginer pour supporter la douleur de la séparation. La particularité de l'enfant réside aussi dans le fait qu'il ne fait pas le lien entre le deuil et ses changements de comportement. Le plus souvent, il n'est pas en mesure de mettre des mots sur ses ressentis, contrairement à l'adulte. Il s'attache aussi beaucoup aux mots, à travers une lecture au premier degré : lui dire que son papa ou sa maman est « parti(e) » revient à sous-entendre qu'il ou elle va revenir. Selon nous, l'enfant a besoin d'être entendu, mais également d'être confronté à la réalité de la mort, pour bien la comprendre et mieux se comprendre lui-même.

Pour quelles raisons adoptez-vous une approche basée sur l'art-thérapie ? Comment procédez-vous ?

R. G. : Ce travail d'art-thérapie est une étape préalable à la verbalisation pour les enfants. C'est un temps qui leur permet de se recentrer sur eux-mêmes et d'organiser leurs pensées. Cette phase les aide aussi à gagner en confiance pour ensuite, lorsqu'ils se sentent prêts, mettre des mots sur ce qu'ils vivent. Pour vous donner quelques exemples, nous pouvons les inviter à réfléchir sur un thème précis, comme la cérémonie des funérailles. Grâce à des Playmobil ou des Lego,

ils reconstituent la scène pour mieux en parler par la suite. Nous utilisons également un principe de masque où les enfants peuvent dessiner ou écrire : une face pour les décrire eux-mêmes, l'autre face pour illustrer ce qu'ils ressentent et perçoivent. Notre travail à leurs côtés est de stimuler l'expression et non de porter un jugement ou d'adopter une posture d'enseignement. Nous ne commentons jamais ce qu'expriment les enfants, c'est une règle d'or.

Le temps d'accueil débute par le rituel de « l'arbre à papillons » : comment vous est venue cette idée et comment fonctionne-t-elle ?

R. G. : C'est aux enfants que nous devons le titre donné à nos ateliers : « l'arbre à papillons ». Son principe est de demander aux enfants d'accrocher une photo de leur proche disparu sur cet arbre. Puis, au début de chaque session, ils écrivent sur un papillon en papier quelques mots illustrant leur émotion du moment et le glissent dans l'une des trois boîtes placées au pied de l'arbre : la boîte à peur, la boîte à colère, la boîte à tristesse. Ainsi, en déposant quelque chose dans ces boîtes scellées, ils se soulagent d'un premier poids ou d'une angoisse.

Pouvez-vous nous dire en quoi ces ateliers profitent aussi au parent survivant ?

R. G. : Bien souvent, les parents qui accompagnent leurs enfants se réunissent d'eux-mêmes et échangent le temps de l'atelier. C'est une petite parenthèse, pour eux, où ils prennent le temps de souffler un peu. Ils soulagent ainsi leur sentiment de culpabilité envers leur enfant, et partagent leur vécu avec d'autres parents en deuil. Une sorte de réseau se crée spontanément, au sein duquel s'expriment la solidarité, l'envie de communiquer, de s'entraider.

En quoi le soutien de la Fondation d'entreprise OCIRP est-il essentiel, pour vous ?

R. G. : Il s'agit d'abord d'un soutien humain, de toute une équipe disponible et attentionnée. Et au nom de toute notre association, je tiens à les en remercier chaleureusement. Notre marraine OCIRP, notamment, Laurence Dochez, est très présente à nos côtés. La principale difficulté à laquelle nous sommes confrontés est de faire connaître ces ateliers. De nombreuses familles endeuillées ne savent pas qu'un tel dispositif existe. En plus de nous aider financièrement à faire vivre ces groupes de parole, la Fondation diffuse aussi des informations auprès de ses allocataires, par l'intermédiaire de deux vagues de courriers. Pour nous, cette aide est tout aussi essentielle.

Retrouvez tous les projets sur :

fondation-ocirp.fr